G. PENNAOD

Jon Mirande et la Bretagne

Con Jon Mirande, suletino y parisiense, tan poco ortodoxo commo su paisano Chaho, estamos ya muy lejos de aquellos certámenes de fines de siglo en los cuales, según se quejaba Unamuno, « tanto el poeta como el cuadro han de estar en armonia (sin h) con nuestra salvadora doctrina y con las... tradiciones venerandas de nuestros mayores' (porque si no, no hay arte, ni cosa que lo valga) ». Mirande, traductor de Poe y Kafka, ha dado ya, a pesar de su juventud, abundantes pruebas de su inquietud y de su falta de respeto para con los convencionalismos, al tiempo que se ha acreditado como poeta de gusto seguro y cultivado y como versificador de consumada habilidad.

Voilà ce qu'écrivait, avant 1960, le plus brillant érudit de notre époque en matière de basque, le Prof. Luis Michelena, disparu, hélas, il y a douze ans, à propos d'un homme jeune encore, né à Paris le 10 novembre 1925. Celui-ci est aujourd'hui considéré comme un maître par plusieurs de ses compatriotes, qu'ils soient du nord ou du sud d'*Euskal herria*. Mais à sa mort, vers la Noël de 1972, à peine trouvait-on depuis environ six mois une poignée de gens de son pays pour lui écrire, alors qu'il était déjà très malade. Cela lui fut d'un grand réconfort, évidemment, lors de ses derniers moments, mais il serait grandement étonné si on lui disait que l'on mettrait son œuvre au programme d'un DEA à Bayonne (et dans d'autres universités basques probablement). Grâce à la fidélité indéfectible de Txomin Peillen, ami de toujours, il commença à se faire connaître sérieusement au moment de la publication d'un choix de ses écrits [1976], qui contient au chapitre 7, *Jon Mirande keltikalari*, soit « JM celtisant » pp. 201-299, la preuve de l'intérêt que portait JM au monde celte [sans compter aux pages 272-281 l'article en sa mémoire, traduit par Txomin Peillen]. Il connaissait parfaitement l'irlandais, le gallois, le cornique et surtout le breton.

Etant, depuis l'adolescence, un nationaliste basque, et *euskalduna* de naissance pour ainsi dire, bien que né à Paris, mais de parents venant de Sohuta en Soule, il commença très tôt à avoir des relations avec d'autres nationalistes de France qui s'opposaient au jacobinisme de cet État-nation[2] et durant la guerre, en 1943 me semble-t-il, il lui arriva d'aller le samedi après-midi à *Ker Vreiz*[3], où il commença à apprendre le breton. Quoi qu'il en soit, il était devenu très expert lorsque je le rencontrai pour la première fois en 1947 [cf. 1960, p. 272-273]. Depuis cette période, il a échangé de nombreuses lettres dans notre langue avec Kerlann[4], Klerg[5], Hemon[6], Etienne[7] et plusieurs autres ; quant à moi, j'ai reçu de lui nombre de lettres et de cartes postales des pays qu'il visitait ; toutes étaient en breton (avec des citations drôles en allemand, en anglais ou dans d'autres langues), sauf une fois où il m'écrivit une longue missive en cornique, alors que j'étais au Viet-nam, ce qui donna bien des soucis aux hommes de la Sécurité militaire... Il fallut attendre 1962, en revanche, pour voir apparaître ses premiers articles originaux en breton.

Il fut le cofondateur avec moi-même et « Rieg Jestin »[8], le célèbre spécialiste des Sumériens – du journal *Ar Stourmer* et à partir du premier numéro (janvier-février 1962, p. 8-9), on y trouve un article écrit de sa main, ER DEVOBIS ANMARVOLOBIS... (étonnant néo-vieux-celtique !) qui prétend « défendre nos

races européennes », contre le fascisme « qui reste avant tout une méthode, car une attitude de sujétion à l'état, quel qu'il soit,… le plus froid des monstres froids, selon Nietzche, ne saurait vous convenir ». Il concluait ainsi : « Et quand viendra le moment du nouveau combat, que cela soit pour la gloire et l'honneur de Dazoue [du Dagda][8], Wodan, Ortzi et tous les dieux de nos tribus – autant de… diables', affirma le sale Juif[9] – où l'on sacrifiera une fois encore dans leurs brasiers les races impures qui tentèrent de subjuguer l'univers sacré ! » Eh oui, on pouvait effectivement s'exprimer en toute franchise à cette époque !

Dans le n° 2 (mars-avril 1962, p. 19), un autre article intitulé « Nouveaux dogmes » attaquait de façon virulente l'Église de Rome et les « sionistes français » à propos du « problèmes de la mono- ou poly- [?]genèse [ou - ?- mono-/polythéisme][11], qui est un problème d'anthropologie pure ». Il y joignait (p. 22) une chanson, écrite « par le barde gothique illustre Horila Arsgudja » [cf. note 6 ; sens de « petit putassier du Prêtre-au-cul » ou « d'enculé de Prêtre » - ?-], soi-disant, et « traduit du gothique par RIGOVIX », dont le titre en gothique aurait été *Hvan aftraqimand thai SS-wairos* (« Quand les SS seront de retour »), ajoutant que « les vilains enfants pourront la chanter sur l'air de Julien Cadoudal ». Je ne jurerais pas qu'il s'agisse d'un chef-d'œuvre !

Dans le n° 4/5 (septembre-octobre 1962, p. 51-52), il donne « Un regard sur l'Espagne de Franco », où il écrit : « Je suis Basque ; on m'accusera peut-être de me montrer partial envers l'Espagne et indifférent à sa grandeur. C'est exact, je ne suis pas tenté d'être trop bienveillant envers des personnages comme ce *caudillo* très libéral qui accorda, durant sa… croisade libératrice et au nom de notre sainte mère l'Église, Jésus-Christ notre sauveur, sa mère sacrée et tous les saints, sans doute, d'offrir à chacun de ses soldats maures un fille basque comme esclave. […] Je regrette d'avoir vu mes compatriotes devenir, pour des raisons tactiques, les supplétifs des Rouges qui leur avaient offert une piètre autonomie quand survint la guerre intérieure, alors qu'il eût bien mieux valu lutter contre tout Espagnol pour la liberté d'Euskadi. Mais je comprends ceux qui se battaient aux côtés des hommes de gauche, toute sanguinaire que fût leur guerre, et je leur accorde des circonstances très atténuantes puisqu'ils prédisaient bien que la croisade des libérateurs se ferait au profit des évêques, des colonels et des bourgeois voraces dont on mesure à présent l'outrecuidance ».

Dans le n° 6 (novembre-décembre 1962, p. 63), un écrit qui est une traduction d'un poème de René de Clerc, *Niet iedereen kan heiden zijn* (« Tout le monde ne peut pas être païen »). Sous le titre général « Notre conviction », on y lit des déclarations de Rigakos [alias Rieg Jestin – Raymond Gestin], G.P. [Goulven Pennaod] et J.M. (p. 70) que je reproduis ici en totalité :

> Je crois à l'âme – pour lui donner un nom commun – donc je suis convaincu qu'il existe dans chaque être une qualité psychologique et non pas ce ψὺχη, comme le prétendent les tenants d'un matérialisme mécanique, simple épiphénomène de la matière (du cerveau pour l'être humain et les autres animaux), mais, au contraire, qu'elle est distincte, dans sa manière d'être la plus profonde, des phénomènes chimiques et physiologiques communs (à mon avis, cela a été démontré, en dernière analyse, par la recherche parapsychique), si bien que l'on pour-

rait dire que l'âme, au sens strict, est la seule réalité. Oui, j'irais jusqu'à affirmer que je suis parfois tenté de croire que mon âme à moi est la seule réalité…

À l'inverse de ce qu'enseignent certains systèmes métaphysiques (ceux de l'Inde, par exemple), je crois, quant à moi, que cette âme est personnelle, du moins d'une certaine façon, car je ne nie pas qu'elle ait également une forme interpsychique, mais, à l'inverse de l'enseignement du christianisme, je crois qu'elle préexiste à notre naissance et qu'elle est de nature active – comme elle continuera d'exister après notre mort ici-bas. Je ne veux pas signifier, cependant, que je crois en la métempsycose, c'est-à-dire à la nécessité pour toute âme de transiter successivement par un grand nombre de corps terrestres, chaque réincarnation étant dépendante de nos mérites moraux dans une vie antérieure (enseignement du *Karma*). Moi, je crois plutôt – comme l'avaient peut-être saisi les anciens Druides celtes – que notre âme personnelle vit quantité de vies dans des mondes dont la matérialité est différente, sur différents plans de la réalité, et peut-être, si le temps n'existe pas en soi, ces vies coexistent-elles, mais c'est là un autre problème…

Mais sur tous les plans, dans chacun de ces « mondes », il faut que l'âme ait un corps matériel, parce que l'on peut dire que ce corps n'est rien d'autre, à chaque fois, que la conscience de l'âme, la façon dont celle-ci se reconnaît (« L'âme est la forme du corps » a dit Aristote). C'est pourquoi, bien que le corps soit chose éphémère et secondaire, si l'on veut, au regard de l'âme – destiné qu'il est à « mourir », dans la mesure où l'âme passe sur un autre plan – il n'est pas méprisable, comme le pensent les gens d'esprit religieux, mais, bien au contraire, il doit être reconnu comme le fondement nécessaire de notre personnalité consciente, et partant, malgré les discours des… *(die Hinterweltler)*, nous devons respecter ses qualités instinctives qui sont le symbole et l'emblème de l'Ame – même les plus humbles et les plus modestes, mais tout d'abord les plus profondes et importantes : je veux dire la science du sexe (gallois *rhyw*…) et la science de la Race. Nier la valeur de ces sciences sous prétexte de la supériorité de l'« esprit » ne serait que traîtrise et sottise, car « quiconque veut faire l'ange fait la bête ».

Parce que je crois à l'âme, devrai-je croire en Dieu ? C'est un autre problème, entièrement distinct à mon sens. Pour moi, l'âme se suffit à elle-même. Cependant, lorsque le mal de l'unité pèse sur elle, elle a alors tendance à honorer les « dieux », qu'il s'agisse seulement du fruit d'une nostalgie ou du souvenir en forme d'écho des héros de la tribu, qui continuent d'exister sur d'autres plan de l'Être.

Paris, 25/12/1962

Le style de cette déclaration est assez maladroit ; mais il ne faut pas oublier l'indigence du vocabulaire intellectuel en breton à l'époque et la difficulté qu'il y avait à manier des concepts abstraits – « non concrets » comme l'on disait. Dans la même livraison, il traduisait (p. 72-73) un article, *Edo traidore edo abertzale ?*, publié dans la revue de l'E.T.A., *Zutik*, n° 6, p. 1.

Dans le n° 7 (janvier 1964), p. 13, « Iudaica. À propos d'un poème de Ch'aul Tchernikhovski », qui mentionne ces Israéliens, généralement des intellectuels, qui rejettent Yahweh comme dieu pour revenir aux anciennes divinités du pays, se nommant eux-mêmes Canaanéens (?), ou même les dieux de l'Olympe grecque ; « Pour lui [Ch.T.], ce sont les Dieux helléniques les véritables divinités, Apollon en premier, et le Dieu d'Israël n'en est qu'une copie, qui a été déformée et dévalorisée ensuite par les Juifs », comme le montre un poème… (« Devant la statue d'Apollon »), dont Mirande donne une traduction à partir du néo-hébreu, et dont voici les derniers vers :

Mon Dieu, Celui des déserts mystérieux,
Dieu des féroces envahisseurs du pays de Canaan,
ils l'ont attaché avec des lanières de phylactères !

Là encore, on constate à quel point J.M. avait le désir d'essayer de retrouver les « anciens dieux », comme on le voit également dans son poème basque consacré à Ortzi ou aux « Sorcières de mon pays ».

Dans le n° 8 (février 1964), nous avons signé ensemble l'éditorial « *Den Schweinen wird alles Schwein !* ou (en breton) « *Par la boue et par les ronces/C'est le métier du laquais* », dont il serait politiquement incorrect de parler plus avant ici.

Dans le n° 9 (mars 1964) on trouve « Monsieur Ben Gurion est-il national-socialiste ? » à propos d'un article (traduit là en breton) qu'il avait publié dans *L'Arche*. Et un poème à la manière des Lettristes français, composé après dîner et une beuverie en tête à tête, qui eut le don de mettre Klerg (l'abbé Marcel Le Clerc) dans une colère rouge [sic].

Dans le n° 10 (avril 1964, p. 54-5) on trouve une traduction du néerlandais Roeland Cavallier, « Les dieux nègres ».

Il ne semble pas avoir collaboré aux numéros suivants, consacrés surtout à des questions linguistiques bretonnes et non plus à la politique. Il faut également faire état de sa participation au petit supplément que nous avions appelé *Ar c'hilhog gall* (« Le coq gaulois » – ou « français ») qui tournait en dérision ceux que nous surnommions alors *« an tousegi »*[12] (« les crapauds » en breton), et qui était un peu dans le genre de *Yod-kerc'h*[13] plus tard ou, surtout, d'*Igela* (« Le grenouille »), la première revue « irrespectueuse » écrite dans la sainte langue des Basques et dirigée par Jon Mirande et Txomin Peillen, ce qui valut à J.M. de se voir refuser d'entrer à Euskaltzaindia (L'académie de la langue basque), sous la pression du chanoine P. Lafitte, grammairien éminent, mais également pauvre type, qui osait me dire en juillet 1973, au cours d'un repas à Aiherra (Nafarroa Garaia) – sept mois après la mort de J.M. – que « Ah, Jon : c'était le plus grand d'entre nous tous… »

(lettre du 10/02/1998)

2. En néo-breton *riez*, terme reconstitué d'après le vieux-breton *ried* (cf. gallois *rhieddog* « royal »), du celtique *ri*, gaulois Vercingetorix, mot indo-européen apparenté au latin « rex » pour « roi », mais et surtout pour le sens à l'allemand *Reich !*

3. cf. plus haut : « G. Pennaod, Jon Mirande et la Bretagne »…

4. Jean Delalande (La Roche-sur-Yon 1910-1969 Morlaix), alias *Kerlann*, a été le successeur de Sohier (mort en 1935) à la tête d'*Ar Falz*. Né en Vendée, où son père était militaire, il fut élevé après la disparition de celui-ci par sa mère à Morlaix, d'où elle était originaire et où il fit ses études, avant d'aller à Brest en 1923, puis à Londres. Revenu en Bretagne, il est nommé instituteur public en 1930 (à Plomeur, Trégonc, Quimperlé, Guiclan après son service militaire en 1932 -, puis à Penmarc'h, où il reste de 1926 à 1941). C'est là, en pays bigouden et dans le Cap-Sizun (où il enseigne brièvement en 1941), qu'il recueille de nombreux proverbes, rimes, et chants populaires, « *bruzun ar brezoneg* », édités en 1936 (*Soniou brezonek evit ar skoliou*), puis plus récemment par *Brud Nevez*. Ami de Sohier, comme de Keravel qui sera responsable d'*Ar Falz* après-guerre (tous deux « communisants »), il est avant la guerre une des chevilles ouvrières de la revue, dont il prend logiquement la direction à la mort de son fondateur en 1935. Mobilisé en 1939, il est fait prisonnier, avant de rentrer en Bretagne en 1941. Il devient alors secrétaire du PNB (tendance nationaliste modérée, dite Delaporte, opposé au pro-nazi et fasciste Mordrel) pour le Finistère en octobre 1942. C'est alors qu'il ouvre en novembre 1942 une école primaire libre de langue bretonne à Plestin, la première du genre. Mais l'expérience lui coûtera cher après coup. Révoqué à la Libération, il doit s'exiler à Paris (où il côtoie d'autres « gwalarnistes » comme *Abeozen*…), avant de rentrer à Air-France ; c'est alors qu'il devient actif à *Ker Vreiz*, dont il est le président en 1966. Ses textes, chants et poèmes mais aussi ses nouvelles et articles divers, ont été publiés dans diverses revues, d'abord *Gwalarn* (entre 1934 et 1944), mais également *Ar Falz, Breiz, Arvor, Sav*… (cf. Abeozen 1957, 166), et enfin, récemment, *Brud Nevez*, ainsi que les différentes revues bretonnantes d'après-guerre (cf. Raoul 1992, 86).

5. L'abbé Marcel Le Clerc, alias *Klerg* (Plémet 1912-1984 Bégard) a été écrivain et surtout directeur de la revue catholique et bretonnante *Barr-heol*, reprenant la tradition de *Feiz ha Breiz* (« Foi et Bretagne ») en Trégor. Ordonné en 1936, il avait été le vicaire du recteur Lec'hvien, écrivain bretonnant (auteur de livres de dévotion surtout), tué par le maquis en 1944. L'abbé Le Clerc était un ardent nationaliste (proche du FLB à la fin des années soixante), assez traditionnaliste en matière de mœurs… Il est l'auteur de nouvelles, d'éditoriaux, de traductions des poèmes du gallois ancien, de pièces de Shakespeare et de nombreux autres textes (Raoul 1992, 209).

6. *Roparz Hemon* est le pseudonyme de Louis Paul Nemo (Brest 1900-1978 Dublin), l'un des écrivains bretonnants les plus notables du 20e siècle. Né dans une famille du Léon liée à la Marine, il fait de solides études à Brest, Paris, puis en Angleterre, et devient agrégé d'anglais à Brest en 1924. Proche de *Breiz Atao*, il crée en 1925 la revue *Gwalarn*, dont il restera l'animateur jusqu'en 1944, ainsi qu'un des principaux écrivains (traductions d'autres langues celtiques et classiques européens dans une perspective toute « moderniste »), en même temps que le promoteur d'initiatives culturelles à destination du public ou peuple bretonnant. Il poursuit ces tâches sous l'Occupation (Institut Celtique, Radio-Rennes), ce qui lui vaut d'être inquiété à la Libération (après qu'il a fui en Allemagne en 1944). Condamné à l'indignité nationale, il s'exile volontairement à Dublin, où il entre à l'*Institute for Advanced Studies* (grâce à l'appui du président de la République d'Irlande, De Valera, dit-on). Il y publiera diverses œuvres du moyen breton et un dictionnaire historique. Vrai chef de file du mouvement nationaliste culturel, sans jamais revenir en Bretagne avant sa mort, il a édité d'Irlande le mensuel *Ar Bed Keltiek* (1951-1971). Auteur d'une œuvre multiforme, tant savante que littéraire (poèmes et chants, nouvelles et plusieurs romans, théâtre, traductions etc.), forte de centaines de titres, il fait figure de saint-patron de l'*emsav* bretonnant, révéré par d'aucuns, même si son parcours personnel et certains de ses propos lui ont valu d'être critiqué par une partie des lettrés bretonnants.

7. Guy Etienne, dit *Abanna* (né en 1928 à Saint-Carreuc). Psychiatre installé à Châteaulin. Connu pour avoir élevé et scolarisé ses enfants en breton dans les années 60. Directeur du cours par correspondance, de type associatif *SADED* pour le second degré ; partisan d'un breton « moderne », très celtique mais taxé par beaucoup de « chimique » (pour lequel il a beaucoup suivi Goulven Pennaod) ; directeur de la revue d'idées *Preder*, nationaliste et intellectuelle, ainsi que de la revue plus politique et théorique *Emsav* dans les années soixante-dix ; auteur de poèmes assez cérébraux, influencés par la poésie allemande, comme il l'est par la philosophie allemande ; se consacre depuis l'échec de ses entreprises bretonnantes à la poésie en breton, mais aussi en français (devenu proche du Breton-Américain P. Keineg), récemment cité comme un des plus grands poètes bretonnants du temps par le critique américain W. Calin (1999).

8. *Rieg Jestin*, alias Raymond Gestin (Landerneau 1905-1991 Menton), spécialiste des Sumériens au Collège de France et à l'université d'Istanbul, depuis les années trente où il participa à des fouilles en Mésopotamie, et où il collabora à la revue *Gwalarn*, notamment par une étude philosophique retentissante alors, *Bouddha hag ar Vouddhaegez* (1936 « Bouddha et le Bouddhisme »), une première en langue bretonne. Ce fut également un artiste-peintre connu et reconnu qui a exposé à Paris, New York etc. Grand voyageur, il s'était fait par ailleurs connaître après la dernière guerre pour ses idées racistes et extrémistes, exprimées dans une feuille qu'il dirigeait, *An Nerzh* (« La Force »), publiée de 1968 à 1990.

9. *Dazoue*, « bretonnisation » de l'irlandais ancien *Dagda* (= bon Dieu), le premier des dieux du panthéon druidique, selon les textes mythologiques irlandais du haut moyen âge ; en breton reconstitué, *da* « bon » + *z/doue* « dieu ».

10. « *Yuzev lous* », soit « Juif sale » en fait ; c'est un calque français ; « sale Breton… » se dirait normalement *kozh*… « Sale *mao* » (comme disaient les… Arabes aux fayots bretons) est rendu chez les auteurs bretonnants par *kozh mao*…

11. « *kudenn ar vono- pe ar boligenezenn* », mono- & poly- + (?) genèse, ou mono-/polythéisme (?) néologismes.

12. Touseg, pluriel tousegi « crapauds » ; concernant l'origine de ce thème, on peut penser à un poème de J. Riou ainsi appelé, publié par *Gwalarn* en 1928 (mais il s'agit d'une poésie intimiste et personnelle, basée sur « la musique du I » et qui n'a rien à voir avec ces idées). Ce nom était donné, croit-on, dans des cercles restreints influencés par Ker Vreiz et chez les nationalistes intransigeants, dans les années 1960-1970 à des « régionalistes » comme P.J. Hélias ou autres écrivains bretonnants issus de la mouvance de la Résistance, que séparait d'abord des « nationalistes » la querelle de l'orthographe (unifiée en 1941, puis concurrencée par l'« universitaire » dans les années 50) ; ce terme injurieux et méprisant (dans le sens de « collabo », mais pris à l'envers) a été subverti dans un poème de mon collègue le Prof. Piriou, dans les années 1980, vu de la mouvance opposée, dite « gauche et Bretagne » (qui signa parfois An Touseg). Sinon, la grenouille (de mare) ran a une tradition bien différente : le chant *Gousperou ar Raned* est très connu du peuple et toujours chanté (repris par de nombreux chanteurs médiatisés comme Y.F. Kemener etc.), et reconnu depuis le *Barzaz Breiz* (1838) de La Villemarqué, sous la forme Ar Rannou (« Les Séries »), pour contenir au moins des restes de la méthode d'apprentissage mnémotechnique que l'on prêtre aux druides ; mais c'est un sujet de controverse, sur lequel on a beaucoup disserté, objet d'un récent livre de J.J. Boidron, *Gousperoù ar raned* (*Dastum*, 1995).

13. *YOD-KERC'H* (« Bouillie d'avoine » plat traditionnel, mais réputé aphrodisiaque en breton) est, au contraire, une revue étudiante de type *underground*, d'esprit clairement libertaire ou en tout cas gauchiste, tout en étant dans la tradition nationaliste de l'emsav, mais de contenu très contestataire, selon l'esprit post-68, pour une « libération » (entre autres sexuelle, comme chez Ginsberg, Kerouac et als le sexe étant, avec la « piste » – alcool et drogue etc. –, la motifémique principale de ces pages ronéotées, contenant BD, poèmes et textes etc., qui sont parfois excellents). Elle est parue sur une dizaine d'années (de 1973 à 1982), mais certaines œuvres littéraires, publiées alors ainsi, de façon anonyme et un peu sous le manteau, ont été rééditées depuis.